

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 48

Artikel: Pour sécher les larmes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUOQUIÈS DZANLHIES

Dou soulons què devesant.

— Adan, ta Luize ne te dét rein quien tu reintré tà à l'otto?

— Na, ie me demandé l'horà que l'est, et lou l'ai diou ti les iadzous : l'est la demi. Adan, ié sè reindou tranquilameint ein désaint : creié que l'étai piè tà!

*

On dècando, Jean David reincontré Barbottet su lou martsì dé la Ripounna.

— Adan; què fà tou ique tot solet?

— Ié fais mon tor dé nocé.

— Et ta fenna, io est-te?

— Oh! l'atteind que sayou reintra po fèrè lou chon. on n'est que lei dous à la maison po gouvernà; on pao pas s'èin allà ti les dous einseimblè.

*

— Vo z'ai onna fivra que dai vous bailli la saï, que desai lou mèdzou à Daniotet.

— Oï, monsu lou dotteu, einlèva piré la fivra; la saï, l'est mon affairé.

*

— Coumeint, Corniflet, te n'és pas à l'einterrèment de ton ami Samuët?

— Na, ne vai à l'einterrèment dé mes z'amis, que quand vigné ao mion!

*

— Veins piré!

— Ma ton tsein, vao te mè mòdrè?

— L'est justameint cein que vudri vèrè, ne l'ai que dé sti matin!

*

L'Ugènie ao Sappeu, l'est onna tota bounna dzein.

On coup que baillivé on n'assietà dé soupa à n'on pourro diablou. Apri que lou malheureux l'a bein medzi sa soupa, de dèinche à l'Ugènie :

— Ma bounna dama, Diu vo lou reindra deins l'autrou mondou.

— Oh, ne su pas tant pressaïte, que de l'Ugènie, y'é encora dei z'einfants à èleva!

MÉRINE.

A bon entendeur. — Il y a trois choses sur lesquelles un homme sage ne doit jamais compter : la faveur des grands, les caresses des dames et les beaux jours de l'hiver.

Pour sécher les larmes. — Une dame semblaît ne pouvoir se consoler de la mort de son mari. Elle versait des torrents de larmes, et, dans sa douleur, s'oubliait à reprocher à Dieu un coup si cruel.

— Prends garde, ma chère, lui fait une amie; le bon Dieu t'a pris ton mari; si tu résistes à sa volonté, pour te punir, il te le rendra.

Les larmes et les lamentations de l'inconsolable veuve cessèrent incontinent.

CONSOLATIONS AUX VIEILLES FILLES

(Fin.)

II

Vous dites vrai, Lucile, et je sens qu'à tout âge, A vingt, à quarante ans, l'existence n'est rien, Rien sans le sentiment; mais vous aurez un chien, Une chatte, un serin... Votre premier ouvrage, De chaque jour, Lucile, est pour l'oiseau chéri : Vous formez ses accents à votre air favori, Et vous entrelacez aux réseaux de sa cage Le plantin verdoyant et le mouron fleuri, Pour offrir à vos mains sa blanche et douce hermine, Bientôt la queue en l'air et le dos arrondi, Minette auprès de vous lentement s'achemine; Elle passe, repasse, et son ronron flatteur Semble vous témoigner les pensers de son cœur. Médor est plus bruyant, plus vif en sa tendresse : Que de sauts, que de bonds, que de preuves

[d'amour,

Alors que tout chagrin pendant un demi-jour

Une heure seulement il n'a vu sa maîtresse. Vous en êtes touchée, et le récompensez Par mille attentions, mille soins empressés. Les mets les plus friands lui conviennent à peine; Le buis chaque matin sur son poil se promène, Et placé chaque soir près de votre chevet, Il s'endort avec vous sur le plus fin duvet. Lucile, ces plaisirs nul censeur ne les blâme; Et de tels passe-temps ne laissent dans votre âme Ni le trouble importun, ni le fâcheux regret. L'on ne peut cependant au sein de son ménage, Vivre éternellement en paix et sans humeur; Il faut au plus beau jour quelque léger nuage, Un bonheur trop parfait cesse d'être un bonheur. Il faut de temps en temps contester, contredire, Et même avoir quelqu'un que l'on puisse maudire. Un mari sur ce point sans doute est précieux. Mais pour y suppléer ayez une servante, Et dont l'esprit borné soit sec et pointilleux. » Eh bien! arrivons-nous! soyez donc plus agile... » Eh! faites doucement; vous allez tout briser... » A-t-on bientôt fini de rire et de jaser... » Vous ne comprenez pas! ah! la sottise imbécile!... » C'est ainsi que parfois, à défaut d'un époux, Avec Lise ou Marthon vous fouettez votre bile, Pour mieux goûter ensuite un état calme et doux : Si le flambeau d'hymen ne brûle pas pour vous, Eh bien! dans vos loisirs vous mariez les autres; Leur espoir, leurs plaisirs, leurs transports sont

[les vôtres,

Vous faites des heureux : qui n'en serait jaloux ? Parmi les passe-temps qui s'offriront à vous, Je dois compter aussi les sermons du dimanche, La prière du soir et du jeudi matin, Dès les premiers accents du métal argentin, En chaussure soignée, en robe fine et blanche, Avec la chauffelette et le psaume à la main, Du temple du Seigneur vous prenez le chemin. Une liste fidèle avec soin consultée Sur l'orateur d'avance a fixé votre choix. Cependant pour ouïr le Saurin genevois, Déjà dans les parvis une foule agitée Se presse : Tout est plein, vestibule, tambour; C'est un bruit; on se mouche, on jase, on crache,

[on toussé.

Mais sans vous étonner poussant si l'on vous

[pousse;

Du coude et du genou frappant tout à l'entour, Jusques à votre banc vous vous êtes fait jour. Quel contre-temps, hélas ! Elise et Céliante L'occupent tout entier; une grosse servante S'efforce, en s'agitant de s'y placer encore. De rouge à cet aspect votre front se colore : » Madame, s'il vous plaît, veuillez quitter ce banc. » — Le quitter! non, sans doute, et pourquoi je

[vous prie ?

» — Vous seriez aussi bien sur cette galerie. » Mais quelle impertinence ! il m'appartient, je crois. » — A cette place aussi je crois avoir des droits. » Des droits ! ah ! c'est plaisant ! je le tiens de ma

[tante.

» — Et moi de mon cousin qui l'avait autrefois. » Voyez donc à ce point peut-on être impudente ! » Voulez-vous sortir ! — Non. — Eh bien !

[arrangez-vous,

» Je vais si vous restez m'asseoir sur vos genoux. » Puis voyant que l'effet suit de près la menace. Votre adversaire enfin déluge de sa place, Confuse au dernier point d'avoir eu le dessous. Tous ces propos, ce bruit, cette petite guerre, Et ce petit triomphe avant qu'on monte en chaire, Ne laissent pas d'avoir je ne sais quoi de doux. Il me reste, Lucile, à traiter un chapitre, Un chapitre important, à parler d'un plaisir, Qui n'est pas le moins vif de ceux qu'en cette épître Pour charmer vos ennuis j'ai pensé vous offrir. Je vous entends, monsieur, votre malin sourire M'indique assez le sens dans ces mots renfermés Et ce plaisir si vif est celui de médire, [nommé. Qu'on nous reproche tant ! — C'est toi qui l'as Le maître d'ici-bas dans sa bonté profonde, Pour compenser un peu les peines de ce monde, Fit présent aux mortels de ce hochet heureux, Qu'on nomme médisance; et la brune et la blonde, Et le vieux et le jeune, et le riche et le gueux, Chacun s'en divertit, surtout la vieille fille. C'est en ces mains surtout qu'il s'agit et qu'il brille. Des intrigues du jour elle a le bulletin, Et des bruits du quartier le registre fidèle. Par son œil clairvoyant on sait si le voisin Caresse son épouse, ou bien s'il la querelle, S'il s'est retiré tard, s'il s'est levé matin,

Et pour voler partout porter cette nouvelle, La déesse aux cent portes est moins active qu'elle. « Savez-vous que Chloris épouse Valentin?... » Bon Dieu ! quelle union plaisante et singulière, » Une prude fleffée avec un libertin... » A sa maison des champs demain le beau Valère » Doit donner grand concert, bal de nuit et festin. » N'est-il pas scandaleux de mener pareil train, » Avant d'avoir payé les dettes de son père?... » La petite Philis garde le lit, dit-on ;... » Je tiens de bonne part que cette maladie » Au bout de quelques mois... Le maussade Cliton, » Le mari d'Elisa l'aimait à la folie. » Au reste de Philis on sait que la maman » En son temps elle-même avait plus d'un amant : » Et Dorval là-dessus doit savoir quelque chose, » Car après le départ d'un époux importun... » Mais motus... Etre un an toujours la bouche close » Me serait moins affreux que de nuire à quelqu'un. Lucile, vous voyez comment la médisance Peut à chaque moment charmer votre existence. Maintenant j'en suis sûr, s'il venait un époux, Jeune, riche, bien fait, vous offrir à genoux, Cette chaîne qu'à tort on croit si fortunée, Vous diriez : « Non, monsieur, non, jamais [d'hyménée; » L'état de vieille fille est un état trop doux. »

GAUDY, DE GENÈVE.

A propos de bottes. — Un valet de chambre, qui s'était enrichi, est introduit l'autre jour dans une salle d'armes.

On lui présente un fleuret en l'invitant à s'exercer.

— Oh ! mais, monsieur, fait-il, je n'ai jamais appris à tirer une botte.

— C'est vrai, ajoute la personne qui avait introduit le visiteur, monsieur en tirait toujours deux.

A L'ÉCOLE DE RECRUES

Le caporal, à sa section sur les rangs : — Vous devez rentrer le ventre pour faire sortir les épaules.

* * *

Le caporal : — Sapeur C., quand vous exécutez un mouvement, on ne doit pas vous voir bouger !

* * *

Le caporal (toujours le même) : — Sapeur F... savez vous ce que c'est que le contact ?

— Eh bien ! caporal, répond la recrue, voyant à qui il a affaire, quand vous nous l'aurez appris, on le saura.

Le caporal : Le *contact* c'est la *distance* qui sépare deux hommes sur le rang.

LA GLOIRE PITRE

Vous savez bien, pour avoir lu ou vu jouer la « Vie de Bohème », d'Henri Murger, ce que les gens de 1830 appelaient le « supplice de l'album » ?

Un homme plus ou moins célèbre, rappelle un chroniqueur, arrivait alors dans un salon. Les premières politesses échangées, les sujets de conversation épuisés, la maîtresse de céans s'approchait, gracieuse et souriante. Elle tenait à la main un cahier relié en maroquin rouge. L'homme célèbre, la voyant venir, se sentait pris d'un frisson mortel. Mais il n'essayait pas de résister. Il se savait condamné d'avance. Et, en effet, une petite voix insinuante murmurait à son oreille :

— Cher maître, vous ne refuserez pas de déposer un fleur dans mon herbier, d'inscrire une pensée sur ces pages blanches !...

— Chère madame, ce serait avec plaisir, mais je n'ai rien préparé. Et puis vraiment, aujourd'hui, je ne suis pas spirituel...

— Je vous en prie, je vous en supplie, donnez-moi ce qu'il vous plaira, deux lignes en vers, une simple signature. N'est-ce pas, mesdames ? Notre illustre ami n'aura pas la cruauté de repousser nos prières !...